

BRENNE s. f. (brè-ne). Comm. Sorte d'étoffe fabriquée à Lyon.

BRENNE (la), *Briona silva*, pays de France, dans les anciennes provinces de Touraine et de Berry. Cette contrée, qui avait 800,000 hectares de superficie, était, il y a deux siècles, couverte de forêts entrecoupées de prairies et de cours d'eau, et renommée pour ses excellents pâturages. Le déboisement a rendu le territoire marécageux et improductif; les nombreux étangs qu'on y rencontre déversent leurs eaux dans la Claise. Les habitants se livrent à la pêche des sangues dans les marais, à l'élevage d'une race particulière de chevaux, appelés dans le pays chevaux brennoux. V. BRENNOU.

BRENNE, nom de deux petites rivières de France; l'une dans le département de la Côte-d'Or, arrond. de Dijon, baigne le pied des collines de l'ancienne Alésia et se jette dans l'Armançon, après un cours de 66 kilom.; l'autre dans le département de Loir-et-Cher, où elle prend sa source, entre dans celui d'Indre-et-Loire, arrose Châteaurenault et tombe dans la Cisse, après un cours de 54 kilom.

BRENNER, montagne du Tyrol, dans les Alpes Rhétiques, à 8 kilom. S. d'Innsbruck; altitude 2,300 m. Le col de Brenner, d'une hauteur de 1,420 m., est traversé par la route d'Innsbruck à Vérone et Venise.

BRENNER (Elie), peintre et archéologue suédois, né en 1647, mort en 1717. Attaché comme assesseur au collège des antiquités de Stockholm, il se fit connaître par son *The-saurus nummorum Sueo-gothicorum* (1691, in-4°). Cet ouvrage, imprimé aux frais de l'Etat, fut envoyé à tous les souverains étrangers, et jusqu'au schah de Perse. Brenner était, en même temps que profond antiquaire, peintre en miniature de premier ordre. A ce dernier titre, il fut signalé à Louis XV, qui lui fit les offres les plus séduisantes pour l'attirer en France; mais Brenner préféra demeurer dans son pays. Il épousa Sophie-Elisabeth Weber, qui, à son tour, devait illustrer son nom par ses poésies, et dont il eut quinze enfants.

BRENNER (Sophie-Elisabeth), poète suédois, femme du précédent, née à Stockholm en 1659, morte en 1730, se distingua par sa grande aptitude pour les langues. Elle parlait avec la même facilité que le suédois, le latin, le français, l'italien, l'allemand et le hollandais. Ses succès comme poète eurent d'autant plus d'éclat qu'à l'époque où elle vivait les femmes auteurs étaient très-rare. On la surnomma la *Sapho du Nord*, et sa réputation pénétra jusqu'en Espagne et en Amérique. Toutefois, ses poésies suédoises sont faibles; elle réussit mieux en italien et en allemand. Cependant, pour la pureté et l'élégance du style, elle ne fut surpassée par aucun des poètes suédois ses contemporains, auxquels d'ailleurs elle est supérieure par la dignité et la moralité. Ses œuvres, publiées une partie pendant sa vie, une autre après sa mort, comprennent, outre ses *Poésies*, une *Histoire de la passion de Jésus-Christ*, écrite en vers. Elles ont été publiées en 1713 et 1732, en 2 vol.

BRENNER (Pierre-Johannson), ministre luthérien suédois, né en 1677, mort en 1720. Fait prisonnier par les Russes à Narva, où il était amoné militaire, il fut exilé à Azov, puis à Taganrog, où il resta quatre ans. Transporté ensuite à Moscou et jeté en prison, on ne sait par quels moyens il réussit à s'échapper. Il gagna Riga, et se rendit à Bender, auprès de Charles XII, dont il devint le prédicateur. A son retour en Suède, il fut nommé à la cure de Wasa, dont il ne prit jamais possession. Brenner était d'une humeur inquiète et d'un caractère peu sûr. Déjà, sous le règne de Charles XII, il s'était livré contre de hauts personnages à des délations secrètes, qui furent démasquées et confondues. Il recommanda les mêmes manœuvres sous la reine Ulrique-Eléonore, sans plus de succès. Il éveilla, au contraire, des soupçons dont il jugea prudent de prévenir les suites en se sauvant à Copenhague. Là, il se mit à comploter avec les ministres russes et danois, et promit de leur livrer la forteresse de Lauskrone. Comme il se disposait à partir pour Saint-Petersbourg, dans le but d'y poursuivre son projet, il fut arrêté à Hambourg, sur la demande du résident suédois. Transporté à Stockholm, mis en prison, traduit devant une commission nommée par les Etats, il fut condamné à mort et exécuté le 4 juillet 1720. Du haut de l'échafaud, il harangua le peuple avec une éloquence si émouvante, qu'au milieu de l'anarchie des partis qui régnaient alors, il passa aux yeux d'un grand nombre pour une victime des passions politiques. Du reste, il reconnut lui-même qu'au point de vue des lois suédoises, la sentence qui l'avait frappé était juste.

BRENNEVILLE, champ de bataille où Louis le Gros fut défait en 1119 par Henri I^{er}, roi d'Angleterre; ce lieu est situé dans l'ancien Vexin, aujourd'hui département de l'Eure, arrondissement des Andelys. V. l'article suivant.

Brenneville (BATAILLE DE). Pendant que la révolution municipale qui signala le règne de Louis le Gros agita violemment le nord de la France, les hostilités avaient éclaté de nouveau entre ce prince et Henri I^{er}, roi d'Angleterre. Leurs intérêts mutuels se touchaient par trop de points, pour qu'il ne s'élevât pas entre eux de continels sujets de discorde; Louis, dit

Suger, se prévalant de sa dignité de suzerain contre Henri, et le monarque anglais étant trop fier et trop puissant pour subir patiemment cette vassalité. Les deux princes se fournirent des griefs réciproques, chacun en accueillant ou en excitant les ennemis de l'autre. Le roi de France, soutenu par Baudouin à la Hache, comte de Flandre, par Foulques V, comte d'Anjou, par le comte de Ponthieu, par le comte Amaury de Montfort, et par une faction très-considérable en Normandie même, prit vigoureusement l'offensive contre le roi d'Angleterre, et la guerre s'ouvrit sous les auspices les plus menaçants. Tandis que les Français entraient en Normandie par le comté d'Evreux, les Flamands y pénétraient par le pays de Caux, les Angevins et les Manceaux par Alençon, et tous dévastaient à l'envi cette magnifique province, enrichie par plusieurs années de paix. Amaury de Montfort prit Evreux, Alençon se livra au comte d'Anjou, et les Andelys furent surpris par les Français. Henri, trahi pour la première fois par le sort, abandonné de ses proches et de ses amis, n'osait plus se fier qu'aux Anglais et aux Bretons qu'il avait à sa solde. Mais son habileté lui valut les retours de la fortune: il parvint à détacher de l'alliance française le comte d'Anjou, qui, lui-même, entraîna le comte de Ponthieu dans sa défection. Quoique privé de ses plus puissants alliés, Louis le Gros n'en continua pas moins à ravager la Normandie; mais Henri rentra dans Evreux, qu'il livra aux flammes, après en avoir chassé la garnison qu'y avait placée Amaury de Montfort, et le 20 août 1119, les deux rois se trouvèrent inopinément en face dans la plaine de Brenneville, à trois lieues des Andelys.

Henri descendit de la hauteur de Verclive, avec ses fils Richard et Robert, cinq cents hommes d'armes et quelques troupes d'infanterie. Ce mouvement remplit de joie le roi de France, qui « voyait approcher ce qu'il avait longtemps désiré. » Il marcha droit à l'ennemi, à la tête de quatre cents chevaliers, et ce fut un Normand de son parti, Guillaume de Crespiigni, qui chargea le premier avec quatre-vingts hommes d'armes. Il se lança avec tant d'impétuosité, qu'il arriva jusqu'au roi d'Angleterre, et lui porta un furieux coup d'épée qui eût ouvert la tête au monarque sans son chaperon de mailles. Mais lui-même fut aussitôt renversé de cheval et fait prisonnier avec la plupart des siens. Les chevaliers du Vexin et les autres Français chondirent alors impétueusement sur les Anglo-Normands, les firent reculer, et rejetèrent leur infanterie sur la cavalerie; il y eut un moment de désordre qui put faire espérer la victoire au roi de France. Mais les Anglais, conservant leur sang-froid, ne se débandèrent point. Bientôt ralliés par Henri, qui courait à cheval au milieu des siens, ils resserrèrent leurs rangs; pressèrent et culbutèrent les assaillants, emportés trop loin et dispersés par la violence même de leur choc. Louis, qui voyait en frémissant la victoire lui échapper, fit d'héroïques efforts pour rétablir la face du combat. Peu s'en fallut qu'il ne tombât lui-même entre les mains des ennemis. Un archer anglais, saisissant la bride de son cheval, s'écria plusieurs fois que le roi de France était pris. « *Ne sais-tu pas*, dit Louis en se dressant sur ses étriers, et en lui fendant la tête d'un effroyable coup d'épée, *qu'on ne prend jamais le roi aux échecs?* » Puis il s'enfuit, « pour éviter une perte irréparable, » laissant aux mains du vainqueur sa bannière royale et cent quarante chevaliers. Séparé de ses compagnons dans le désordre d'une retraite si précipitée, il s'égarait dans la forêt de Lions, où un paysan, qui ne le connaissait pas, le conduisit jusqu'aux Andelys, dans l'espoir d'une forte récompense, le prenant pour un riche chevalier. Le roi d'Angleterre garda l'étendard de Louis, mais il lui renvoya, le lendemain, son cheval avec la selle, le frein et tout le harnais royal; car le monarque vaincu avait sans doute changé de cheval pour n'être point reconnu dans sa fuite. Guillaume Atheling, fils de l'ancien duc de Normandie, et qui avait combattu dans les rangs anglais, fit de même reconduire à son cousin Guillaume Clinton, du parti français, le palefroi que ce chevalier avait perdu dans la bataille, avec des présents de la part du roi Henri lui-même.

Ces progrès de la courtoisie chevaleresque nous ont paru dignes d'être signalés, comme contraste avec les exemples de férocité trop fréquents dans ces siècles à moitié barbares.

BRENNOU, OUE adj. (brènn-nou). Se dit d'une race de chevaux particulière à la Brenne.

— **Encycl.** « Le cheval *brennou*, dit M. Gayot, mesure de 1 m. 10 à 1 m. 45; il a la tête carrée, mais un peu forte, chargée de ganache et mal attachée; l'œil proéminent. L'encolure est courte et mince, le garrot est bas. L'épaule manque de longueur, mais elle joue librement. La cote est ronde, le ventre est volumineux et bas, comme chez tous les animaux qui vivent d'aliments grossiers. Le rein est, malgré cela, court et bien soudé; la croupe est assez large et la queue plantée haut. La membrane est solide et courte dans ses rayons inférieurs; le pied est petit. » Ce cheval naît et vit presque à l'état demi-sauvage; on le dit d'origine arabe. Quoi qu'il en soit de cette prétention, il est aujourd'hui bien loin de répondre aux exigences de l'époque. Il faudrait un temps considérable pour le faire arriver au niveau d'une race utile. Par conséquent, le cheval

brennou doit être abandonné et non amélioré, parce que, dès que l'agriculture aura fait des progrès dans la Brenne, il y aura tout avantage à substituer à ces chevaux une race mieux appropriée aux besoins du moment. On pourrait créer une race convenable pour cette localité en faisant accoupler l'étalon demisang normand avec des juments choisies dans le Perche et la Bretagne; car cette localité ne doit avoir en vue que le cheval moyen, et elle ne doit pas viser à une trop haute taille, parce que les ressources alimentaires de la Brenne commandent de se renfermer dans ces limites. Les animaux résultant de l'accouplement ci-dessus ont une grande supériorité sur le chétif *brennou*, qui, cependant, il faut le dire, est énergique et rustique, comme tous les animaux qui ont survécu aux privations de toutes sortes.

BRENNUS, chef des Gaulois Sénonais, dont le véritable nom est inconnu (*brenn*, en celtique, étant le titre générique de tous les chefs), envahit l'Etrurie, l'an 390 av. J.-C., assiégea Clusium, écrasa les Romains à la bataille de l'Alia et pénétra sans coup férir dans Rome, d'où la population s'était enfuie. Ses soldats, après avoir égorgé quatre-vingts consulaires restés sur leurs chaises curules afin de s'offrir en holocauste au salut de la patrie, détruisirent la ville, et assiégèrent le Capitole, où s'était fortifiée l'élite de la jeunesse patricienne et du Sénat.

Les défenseurs de la forteresse, assiégés depuis sept mois et livrés à toutes les horreurs de la famine, demandent enfin à capituler. Brennus consent à lever le siège moyennant mille livres pesant d'or. Le tribun Sulpicius apporte la somme au jour marqué. Pendant qu'on pèse l'or, une contestation s'élève, et les Romains reprochent aux vainqueurs de faire usage de faux poids. C'est alors que Brennus jetant sa lourde épée dans la balance, prononça le mot célèbre, devenu proverbial: « *Vae victis!* — *Malheur aux vaincus!* » Mais Camille, récemment nommé dictateur, parut au même instant devant Rome, renversa la balance, livre bataille aux Gaulois et remporte sur eux une victoire décisive. Tel est du moins le récit de Tite-Live, accrédité par la vanité romaine et suivi par Plutarque, mais qui a été révoqué en doute par Beaufort, Niebuhr et la plupart des critiques modernes, et qui est d'ailleurs formellement contredit par d'autres historiens de l'antiquité. Polybe rapporte que les Gaulois dictèrent à leur fantaisie les conditions de la paix et se retirèrent volontairement en emportant tout leur butin. Diodore ne parle même pas de la dictature de Camille, et à plus forte raison de la délivrance de Rome par ses armes. Ce qui est certain, c'est que des bandes gauloises ravagèrent pendant longtemps encore le Latium, et que les Romains conservèrent de cette invasion un souvenir terrible et une épouvante traditionnelle. — Un autre BRENNUS, chef des tribus gauloises que Sigovèse avait établies en Pannonie, envahit la Macédoine l'an 279 av. J.-C., écrasa Ptolémée Ceraunus et Sosthène, ravagea la Thessalie, franchit les Thermopyles et marcha sur Delphes pour en piller le temple, fameux par les richesses qu'il renfermait. Non loin de la ville sacrée, les Gaulois furent assaillis par une tempête accompagnée peut-être d'un tremblement de terre, et leur destruction fut achevée le lendemain par une armée grecque, qui profita habilement de leur désordre. Brennus périt dans la mêlée ou se donna la mort. 20,000 Gaulois échappés à ce désastre se jetèrent dans l'Asie Mineure et y fondèrent le petit Etat connu sous le nom de *Galatie*.

BRENO, ville du royaume d'Italie, dans la Lombardie, province et à 55 kilom. N.-E. de Bergame, sur l'Oglio; 3,500 hab. Forges, quincaillerie, ferronnerie.

BREÑOD, bourg de France (Ain), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S. de Nantua, sur l'Albérine; pop. aggl. 643 hab. — pop. tot. 960 hab. Commerce de bois, chevaux et bestiaux.

BRENT (Nathaniel), juriconsulte et littérateur anglais, né à Little-Woolford, mort à Londres en 1652. Il suivit d'abord la profession d'avocat, puis devint, grâce à la protection de l'archevêque Abbot, son oncle, gardien du collège de Morton à Oxford, vicaire général et commissaire du diocèse de Cantorbéry. On a de lui une traduction importante, celle de l'*Histoire du concile de Trente*, par l'Italien Sarpi (Londres, 1619), et une édition revue de la *Défense de l'Eglise d'Angleterre sur la consécration et l'ordination des évêques*, par F. Mason (1623).

BRENTA s. f. (brain-ta). Métrol. Nom d'une mesure de capacité usitée en Italie, et valant en litres, à Bergame, 72,761; à Vérone, 72,377; à Milan, 75,552; en Piémont, 56,334. // Mesure de capacité usitée en Suisse, et valant en général 35 litres 5, mais variant plus ou moins dans quelques localités. Ainsi, à Fribourg, elle vaut 39 lit. 050; à Genève, 45 lit. 224; dans le Valais, 40 lit. 5, etc. Il n'est aussi BRENTA.

— **Ornith.** Ancien nom du cravant.

BRENTA, le *Medoacus Major* des Romains, fleuve de la Vénétie; il prend sa source dans le Tyrol, au S.-E. de Trente, près du village de Lavarone, coule d'abord de l'O. à l'E., puis au-dessous de Borgo, prend la direction du S., baigne Bassano, et se jette dans le golfe de

Venise après un cours de 180 kilom., dont 75 sont navigables. La Brenta avait autrefois son embouchure dans les lagunes, à Fusina; aujourd'hui, tournant les lagunes à l'aide du canal de la Brenta-Nova ou Brentone, qui a 20 kilom. de parcours, le fleuve se jette dans la mer à Porto di Brandolo. Sous le premier empire, la Brenta donna son nom à un département du royaume d'Italie, ch.-l. Padoue. La Polésine et le Padouan faisaient partie de ce département.

BRENTANA (Simone), peintre italien, né à Venise ou à Vérone en 1656, mort vers 1736. Après avoir cultivé les sciences mathématiques et la musique, il s'adonna à la peinture, sans prendre de leçons d'aucun maître, et en étudiant les secrets du grand art dans les ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange et du Titien. Dégagé de tout système, connaissant parfaitement l'anatomie et la perspective, Brentana a peint des tableaux très-recherchés et d'une incontestable originalité. Parmi ses œuvres, qui, comme celles du Tintoret, ne sont pas toujours achevées avec assez de soin, on cite surtout son magnifique *Martyre de saint Sébastien*, à Vérone. Il peignit jusque dans un âge très-avancé, car il n'avait pas moins de quatre-vingts ans lorsqu'il composa, pour une église de Vicence, son *Saint André d'Avellino*.

BRENTANO (Clement de), poète et romancier allemand, un des chefs du romantisme, né à Francfort-sur-le-Mein en 1777, mort à Aschaffenburg en 1842. Ses écrits portent l'empreinte d'une imagination originale et féconde, mais misanthropique et bizarre, portée au mysticisme, avec une disposition singulièrement prononcée pour le sarcasme. Sa vie a le même caractère: après avoir erré en diverses villes de l'Allemagne, s'être converti au catholicisme en 1818, il finit par ensevelir dans un monastère son mépris de la vie et des hommes. Il est un de ceux qui ont tenté, en Allemagne, de régénérer la poésie en l'imprégnant de la foi religieuse du moyen âge. Ses ouvrages principaux sont: *Satires et jeux poétiques* (1800); *Godwi ou l'Image de pierre de la mère* (1801), roman qui est comme un spécimen des bizarreries que la nouvelle école se croyait permises; *Victoria* (1804), autre production ultraromantique; les *Joyeux musiciens*, opéra (1803); *Ponce de Léon*, comédie extrêmement remarquable (1804); la *Fondation de Prague* (1817), ouvrage plein de poésie et parfois de profondeur; des poésies diverses, des chants populaires, des contes, etc. On cite comme un petit chef-d'œuvre sa nouvelle intitulée: *Histoire de l'honnête Gaspard et du bel Annerl*. Il a aussi publié avec Arnim le *Cor-merveilleux de l'enfant*, recueil de légendes et de chansons, parmi lesquelles il en est un bon nombre de la composition des poètes-éditeurs. — Sophie BRENTANO, née SCHUBART, femme du précédent, née en 1761, morte en 1806, s'adonna comme lui à la culture des lettres. Elle a publié un recueil de *Poésies* (1800); des romans: *Kalathiskos* (1801); *Amande und Eduard* (1803); une *Série variée de petits écrits* (1805), etc.

BRENTANO (Laurent), homme politique allemand, né à Manheim en 1810. Successivement avocat à Bruchsal et à Rastadt, il finit par s'établir dans sa ville natale, qui le nomma député en 1848. Lors des événements de 1848, Brentano se prononça avec énergie en faveur de la liberté, se mit à la tête du mouvement, sans toutefois prendre part aux émeutes, et devint un des principaux chefs du parti de la révolution dans le grand-duché de Bade. Après s'être retiré de la Chambre en 1849, avec les députés radicaux, et s'être constitué le défenseur de Struve, mis en jugement à Fribourg, Brentano devint président de la commission du gouvernement, constituée après les événements amenés par l'assemblée d'Offenbourg; mais il eut bientôt à lutter contre le parti de Struve, qui se prononça pour des mesures violentes, et sa modération ne tarda pas à exciter la méfiance de ses anciens amis. Brentano abandonna alors la direction du pouvoir, se retira à Schaffhouse, où il publia un manifeste pour expliquer sa conduite, et partit bientôt après pour l'Amérique.

BRENTEL (Frédéric), peintre et graveur, né à Strasbourg en 1586 ou en 1580, mort en Allemagne dans un âge très-avancé. Il excella dans la miniature et dans la peinture à la gouache, et ses œuvres sont aussi remarquables par la pureté du dessin et l'éclat du coloris que par le fini de l'exécution. Parmi ses productions, on cite surtout une *Prédication de saint Jean-Baptiste dans un bois avec une ville en perspective*, qu'il peignit sur velin, en 1638, pour la galerie de Vienne, et quarante miniatures admirables, représentant les chefs-d'œuvre de Rubens, Van Dyck, Téniers, Breughel, etc. Elles ornent un livre d'heures, aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Paris. Ce travail avait été commandé à l'artiste en 1647, par le marquis de Bade.

BRENTFORD, ville d'Angleterre, comté de Middlesex, à 12 kilom. S.-O. de Londres, au confluent de la Brent et de la Tamise; 37,054 hab. Commerce de grains, orge maltée, savons; grande culture de légumes pour l'approvisionnement de Londres. Vaste parc.

BRENTHE ou **BRENTE** s. m. (bran-to — du gr. *brenthos*, espèce d'oiseau aquatique). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, compre-